

HISTORIA

OCTOBRE 1988

**Mustapha
Kemal**

**Montmartre
au temps
du "Chat Noir"**

L'Homéopathie

**Le Pouvoir des villes
sous l'Ancien Régime**

M 1856 - 502 - 18,00 F



3791856018000 05020

OCTOBRE 1988

N° 502 18 F / Belgique 131 FB / Suisse 5,00 Sfr / Canada 5,75 \$ / Italie 5 300 L

SOMMAIRE

OCTOBRE 1988 N° 502

Couverture : Mustapha Kémal © Dorka

ANTIQUITÉ

page 6 **La scandaleuse richesse
des cités phéniciennes**
par LAURE MEYER

RÉFLEXIONS SUR...

page 14 **Le Masque de Fer**
par ALAIN DECAUX
de l'Académie française

BICENTENAIRE

page 28 **L'ange de la Terreur**
par GENEVIÈVE CHASTENET

TOURNANTS DE L'HISTOIRE

page 39 **Le sac de Smyrne**
par FABRICE MONNIER

ANCIEN RÉGIME

page 50 **Pouvoir des villes
et Ancien Régime**
par BENOÎT GARNOT

MÉDECINE

page 61 **Samuel Hahnemann,
le "père" de l'homéopathie**
par RENÉE-PAULE GUILLOT

SOCIÉTÉ

page 72 **Un tisserand
à la Croix Rousse**
par URI ZELBSTEIN

Encadré : **Qu'est-ce qu'un canut ?**

page 78 **Montmartre
au temps du Chat Noir**
par BERNARD OUDIN

Encadré : **Si Montmartre
m'était conté**

AMOURS

page 85 **L'amie anglaise
d'Alfred de Vigny,
la Belle Madame Holmès**
par ROGER VANHOUTTE

CHRONIQUES

Livres d'histoire par Christian Melchior-Bonnet pages 2 et 96 • **Événements** page 4
Objets par Bertrand Galimard Flavigny page 49
Le Cinéma et l'Histoire par Didier Thouart page 92
Concours Historia l'Europe page 95
Mots croisés par Bernadette de Castelbajac page 98

Encart abonnement paginé I et II
Rédaction Vente Abonnement Publicité page 98

Directeur-Rédacteur en chef : Jacques Jourquin

Directeur-Fondateur : Christian Melchior-Bonnet



*Mustapha Kemal
(1881-1938)
en discussion avec
Ismet Pacha,
alors commandant
des armées
qui lui succèdera
à la présidence en 1938
sous le nom
d'Ismet Inonu. (A droite).*

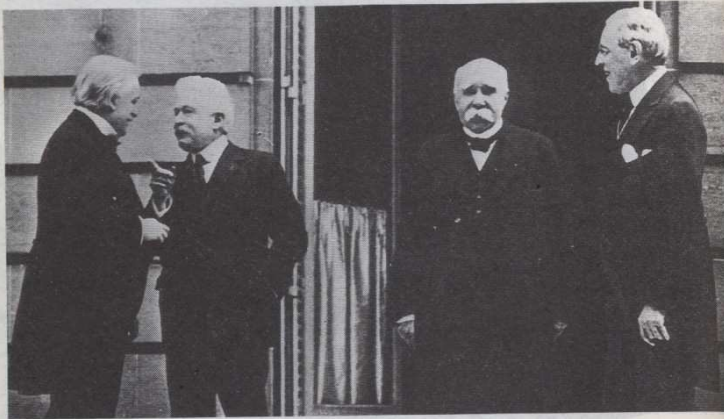
Le sac de Smyrne

par FABRICE MONNIER

HISTORIA • 39

Dorha

La récente rencontre des premiers ministres grec et turc, messieurs Papandreou et Ozal laisse espérer que la rivalité qui oppose leurs deux pays pour le contrôle de la mer Egée ne dégènera pas en conflit armé, ce qui fut hélas le cas au lendemain de la première guerre mondiale pour l'attribution de la ville de Smyrne et de sa province. Fabrice Monnier, universitaire, a consacré son D.E.A à Mustapha Kémal ; il éclaircit pour nous l'enchaînement des événements qui allaient donner naissance à la Turquie d'aujourd'hui.



Le 30 octobre 1918 en rade de Mudros, à bord du cuirassé britannique *Superb*, l'amiral anglais Calthorpe signe, avec les représentants de l'Empire ottoman, l'armistice mettant fin à la Première Guerre mondiale en Orient. Le général Franchet d'Espèrey est absent. En effet, le courrier qui était censé lui avoir été expédié pour obtenir son accord, a été retenu dans les lignes britanniques. A peine la victoire assurée, la vieille rivalité franco-anglaise ressurgit. Les deux puissances victorieuses ainsi que leur allié italien ont l'intention de tirer un profit politique et économique maximum de la défaite de l'empire turc.

Les clauses de l'armistice sont vagues sur plus d'un point. Ainsi l'article 7 de la convention d'armistice réserve aux alliés le droit d'occuper dans les territoires ottomans les points stratégiques de leur choix. Cette disposition est théoriquement destinée à empêcher toute reprise des hostilités du côté turc. Elle laisse, en fait, le champ libre aux convoitises territoriales alliées, et elles sont nombreuses.

Lloyd George, Orlando, Clemenceau et Wilson représentant respectivement l'Angleterre, l'Italie, la France et les Etats-Unis, lors de la conférence de la paix de 1919 tenue à Paris.

Les Turcs ignorent encore que, durant le conflit, les alliés se sont partagés les futures dépouilles ennemies. En effet, au fur et à mesure que le conflit évoluait et que la nécessité de nouvelles alliances apparaissait, les provinces de l'Empire ottoman ont été promises aux nations qui se rangeraient dans le camp de la France, de l'Angleterre et de la Russie.

La conférence alliée qui se réunit à Paris, au lendemain de la victoire, a pour principal objet de récompenser, comme convenu, les nations qui ont fait le bon choix.

Les revendications grecques

Le royaume de Grèce, durant l'été 1917, s'était rangé non sans réticences dans le camp allié. En effet, le roi Constantin, l'armée, et une grande partie de la population auraient préféré que le royaume hellène reste neutre. Le premier ministre Vénizelos qui, dès 1914,

ne cachait pas sa sympathie pour la cause alliée, grâce au soutien de troupes françaises et anglaises, a renversé le roi au profit de son fils et imposé l'entrée en guerre de la Grèce. En 1918, Vénizelos se rend à Paris pour réclamer, au nom de son pays, le prix de son acte de foi dans la cause alliée. Il revendique l'annexion au royaume de Grèce de plusieurs provinces et villes turques : la Thrace et l'Ionie, Constantinople et Smyrne.

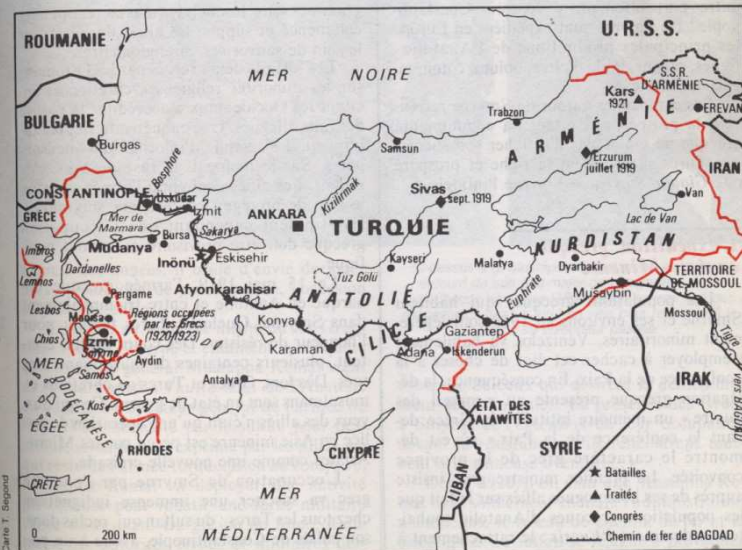
A l'échelle de l'extraordinaire partie diplomatique qui se joue à Paris au lendemain de la guerre, les revendications territoriales grecques paraissent secondaires. Les questions cruciales sont alors celles qui touchent à l'avenir du Rhin, de la Ruhr, de la Sibérie ou de la Pologne.

Les travaux de la conférence de la Paix sont dirigés par les représentants français, anglais, italien et américain, Clemenceau, Lloyd George, Orlando et Wilson. En conséquence, Vénizelos va déployer tout son charme pour que les « quatre », dont tout dépend, acceptent les revendications grecques sans trop y regarder.

Lloyd George comprend que les revendications présentées par Vénizelos sont vitales, sinon pour la Grèce, du moins pour Vénizelos lui-même. Ce dernier doit se faire pardonner par ses compatriotes l'occupation d'une partie du royaume par les soldats alliés. Il lui faut absolument prouver que sa politique belliqueuse a été profitable à la Grèce. Si, au lendemain du traité de Paix, il rentre les mains vides, son avenir politique est pour le moins compromis. Il le sait et plaide d'autant mieux l'annexion de Smyrne à la Grèce.

Smyrne « La Giaour » (l'infidèle)

La principale revendication grecque est en effet le rattachement de la province ottomane de Smyrne au royaume hellène. Cette région constitue l'antique Ionie ou Grèce asiatique, seuls les érudits et les archéologues se souviennent que cette province fut dans l'antiquité un foyer hellénistique de première ampleur. De nombreuses ruines en témoignent encore ; ainsi celles du célèbre temple d'Ar-



Théâtre des opérations du conflit gréco-turc.

témis à Ephèse. Durant le Moyen Age byzantin, l'Ionie demeura la province la plus riche et la plus peuplée de l'empire romain d'Orient.

La conquête musulmane devait, pour longtemps, sonner le glas de la prospérité anatolienne. Conduits par la dynastie guerrière des Ottomans, les nomades turcs ravagèrent puis détruisirent l'antique empire byzantin. En 1453, Byzance tombe entre leurs mains. Dès lors, l'Asie mineure se convertit à la religion de ses nouveaux maîtres. Seules quelques populations grecques orthodoxes réussissent à se maintenir dans les régions côtières de l'Asie mineure, particulièrement en Ionie autour du port de Smyrne. Ces petites communautés chrétiennes restèrent longtemps oubliées, apathiques et sans espoir.

La résurrection grecque qui se produit en Ionie à la fin du XIX^e siècle, est due en partie à la création du chemin de fer anatolien qui désenclave le centre de l'Anatolie. Le port de Smyrne constitue le terminus de la ligne et prend alors une grande expansion. Dès le début du siècle, les exportations à partir de Smyrne dépassent celles de n'importe quel autre port ottoman, y compris Constantinople ! De Smyrne sont expédiées en Europe les principales productions de l'Anatolie : figues, raisins, huile d'olive, opium, coton, tabac, tapis, etc...

Les campagnes autour de Smyrne retrouvent la prospérité d'antan. La communauté grecque ne craint pas d'afficher son succès. Les Turcs surnomment la riche et prospère cité *Giaour Smyrne*, « Smyrne l'infidèle ».

L'expédition grecque en Asie-Mineure

Les populations grecques qui habitent Smyrne et ses environs en 1919 sont légèrement minoritaires. Vénizelos va habilement s'employer à cacher cet état de choses à la conférence de la Paix. En conséquence, la délégation grecque présente au « conseil des quatre » un mémoire intitulé « la Grèce devant la conférence de la Paix » où est démontré le caractère grec de la province convoitée. Le premier ministre grec insiste auprès de ses homologues alliés sur le fait que les populations grecques d'Anatolie souhaitent ardemment l'*Enosis* : le rattachement à la mère patrie.

La conférence de la Paix ne remet pas en

cause la thèse de Vénizelos selon laquelle Smyrne est indiscutablement une ville grecque. Personne ne daigne défendre les intérêts turcs. Cependant, un problème demeure. La France et l'Angleterre se sont, en 1917, engagées à céder Smyrne à l'Italie, par le traité de Saint-Jean-de-Maurienne. Cette dernière puissance veut à tout prix se créer un empire colonial et étendre son influence en Méditerranée orientale, ce qui suscite une rivalité aiguë entre Italiens et Grecs au sujet de Smyrne.

La possibilité de surmonter le veto italien va être offerte au premier ministre grec à l'occasion d'une brouille momentanée de la délégation italienne avec le reste des membres de la conférence. Les Italiens ayant quitté la table des négociations, Vénizelos se présente devant les trois puissances restantes (France, Angleterre, Etats-Unis) et leur remet une prétendue proclamation turque invitant les musulmans de Smyrne à massacrer leurs concitoyens chrétiens. Il fait état de télégrammes selon lesquels les massacres ont déjà commencé et supplie les alliés de lui laisser le soin de sauver ses coreligionnaires.

Les forfaits déjà exercés par les Ottomans sur les minorités religieuses chrétiennes incitent les Occidentaux à accréditer la réalité des faits allégués. Une enquête ultérieure établira qu'il s'agissait d'informations mensongères. Sur le moment, la ruse de Vénizelos réussit. Les alliés confient à l'armée grecque le soin de protéger les chrétiens smyrniotes. Ils stipulent cependant que l'occupation grecque doit être provisoire et surtout pacifique.

Le 15 mai 1919, l'armée grecque débarque en Anatolie et entre triomphalement dans Smyrne. Quelques Turcs tentent pour l'honneur de résister. Des coups de feu éclatent, plusieurs centaines de musulmans sont tués. Dès lors, Grecs et Turcs ou chrétiens et musulmans sont en état de guerre. Ce qui aux yeux des alliés n'était qu'une opération de police en Asie mineure est perçu par les Micro-Asiates comme une nouvelle croisade.

L'occupation de Smyrne par l'ennemi grec va susciter une immense indignation chez tous les Turcs ; du sultan qui, reclus dans son palais de Constantinople, avoue à un parent : « Je pleure comme une femme », jusqu'au paysan d'Anatolie qui n'hésite pas à

quitter sa ferme et à rejoindre les irréguliers qui s'attaquent aux avant-postes grecs autour de Smyrne.

L'entrée en dissidence de Mustapha Kemal

L'heure de Mustapha Kemal a sonné. Ce jeune général de trente-neuf ans est alors presque complètement inconnu en Europe mais son brillant comportement lors de la bataille des Dardanelles et dans le Caucase en a fait un des généraux les plus en vue de l'armée ottomane. Malgré son caractère détestable et sa manie regrettable de faire systématiquement la leçon à ses interlocuteurs, il est très respecté par ses pairs et aimé de la troupe.



Blanc-Benzy

Depuis des années, il brûle d'envie de jouer un rôle politique de premier plan, l'occasion se présente enfin !

En effet, au moment même où les Grecs s'installent à Smyrne et entament la conquête de l'Ionie, le général Mustapha Kemal vient de prendre pied à l'autre bout de l'Anatolie en qualité d'inspecteur général de l'armée de l'est. Il est mandaté par le sultan pour désarmer, selon le vœu exprimé par les alliés, ce qui reste de l'armée turque. Bien au contraire, Mustapha Kemal va déployer une activité prodigieuse pour rebâtir une force militaire digne de ce nom. De gré ou de force, il entraîne les autorités civiles et militaires derrière lui. Il réunit coup sur coup le 23 juillet et le 4 septembre 1919 deux congrès où il fait

LE SAC DE SMYRNE

reconnaître la légitimité de son mouvement de révolte par les notables turcs et kurdes. De ces deux réunions dans de misérables bourgades du fond de l'Anatolie date la naissance du mouvement kémaliste.

En Grèce pendant ce temps, l'occupation de Smyrne ne suscite qu'une satisfaction mitigée : une partie de la population est lassé de la guerre et excédée par la dictature de Vénizelos. Par contre, les Grecs micro-asiatiques adulent leur libérateur. Ainsi, le premier ministre est impopulaire en Grèce continentale et vénéré par les Grecs d'Asie mineure !

Le 1^{er} octobre 1919 le *journal des débats* écrit : « Les turcs se sont ressaisis et ils ne subiront plus avec résignation des amputations... La France a un intérêt nettement



Ci-dessus à g. Mustapha Kemal assis, au centre, entouré de son état-major de campagne ; à dr. Euleuthérios Vénizelos (1864-1936), ennemi juré des nationalistes turcs a lutté en vain pour redonner à la Grèce sa splendeur passée.

contraire de ceux qui désirent le démembrement de la Turquie... La présence des Grecs à Smyrne et l'extension de leur occupation devant la résistance qu'ils rencontrent tournent à la ruineuse aventure... »

Début 1920, il est clair que Mustapha Kemal tient solidement en main l'administration anatolienne, le réseau de chemin de fer et le télégraphe. Le sultan se résigne à provoquer de nouvelles élections à la Chambre ottomane qui auront pour effet de rendre les nationa-

listes largement majoritaires. Le 28 janvier 1920, les députés réunis dans la capitale affirment solennellement que la future Turquie devra être indépendante et qu'aucun privilège politique ou économique ne pourra plus traverser la souveraineté nationale.

Le régime des capitulations est remis en cause. C'est plus que ne peuvent supporter les alliés. Le 16 mars 1920, des contingents anglais, français et italien occupent Constantinople, dissolvent la Chambre ottomane et arrêtent de nombreux députés. Mustapha Kemal échappe au coup de filet. Il était prudemment à Angora (la future Ankara) au cœur de l'Anatolie. Ses principaux rivaux étant sous les verrous, Mustapha Kemal devient le leader incontesté des nationalistes.

Le général Mustapha Kemal prend l'initiative de convoquer à Ankara une nouvelle assemblée qu'il baptise « Grande Assemblée Nationale », lève une armée et annonce au monde qu'il ne reconnaîtra aucun traité signé par le sultan après l'occupation de la capitale.

Il existe désormais deux gouvernements en Turquie : celui de Constantinople qui collabore avec les alliés et celui d'Angora qui les combat. Le Sultan condamne à mort Kemal et qualifie de révolte le mouvement nationaliste d'Anatolie. Il lève une armée irrégulière, l'armée verte (le vert est la couleur de l'islam), et la charge de combattre les Kémalistes. Durant plusieurs semaines la guerre civile ravage l'Anatolie. Dans les deux camps on ne fait aucun quartier. Les paysans excités par les autorités religieuses locales torturent et massacrent les partisans de Kemal. Dans plusieurs villages on brûle vif les officiers kémalistes faits prisonniers. Les nationalistes forment des colonnes mobiles qui attaquent les villages et terrorisent les populations. Mustapha Kemal sera à deux doigts de succomber mais une fois encore, l'appui décisif de l'armée, qui, envers et contre tout, suit son jeune chef, va permettre la victoire des nationalistes, d'autant plus que la nouvelle de la signature du traité de Sèvres et de l'anéantissement de l'Empire ottoman conduit enfin à l'union sacrée de tous les Turcs.

Le traité de Sèvres

Le Sultan-Calife va se déconsidérer définitivement dans l'opinion publique turque en acceptant le traité de Sèvres qui équivalait à la disparition de l'Empire ottoman. Le futur état turc ne couvrira plus qu'un tiers de l'Ana-

tolie, le reste du pays étant désormais sous mandat occidental. La capitale, Constantinople, et les détroits sont internationalisés. Les Turcs placent désormais tous leurs espoirs dans Mustapha Kemal. Un grand nombre de partisans du Sultan, déçus par le comportement du souverain, quittent la capitale et les villes côtières pour s'enrôler dans l'armée nationaliste. Cette dernière reçoit des armes de l'Union Soviétique et de l'Italie. On murmure même que des instructeurs allemands ont discrètement repris du service auprès des Kémalistes...

Le traité est signé le 10 août 1920. Quelques jours plus tard, Vénizelos est victime d'un attentat, gare de Lyon, à Paris. Deux jeunes officiers grecs ont tenté d'assassiner le premier ministre qui n'est que légè-



rement blessé. Il se remet vite de ses blessures, et à Athènes sa police et ses partisans se livrent à une dure répression. Vénizelos triomphant semble définitivement installé au pouvoir lorsqu'un décès complètement inattendu bouleverse la scène politique grecque.

A l'âge de vingt-sept ans, après une agonie cruelle, le roi Alexandre de Grèce meurt. Le drame est la conséquence d'un accident stupide : un singe dressé, appartenant à un gardien du Palais, excité par le chien du roi, a mordu le monarque. Un traitement inopportun ou inefficace emporte le jeune prince. Vénizelos perd son royal protecteur. Le premier ministre vit en France depuis de long mois. Mal informé de la situation intérieure du royaume, il sous-estime le désir de paix des

Grecs lassés de sa politique de grandeur et d'annexion.

Lors des élections législatives du 14 novembre 1920, que Vénizelos commet l'erreur de provoquer, ses partisans sont battus, en conséquence, le gouvernement est renversé. Plus rien ne s'oppose à ce que le 19 décembre 1920, le roi Constantin, père du défunt monarque, rentre de son exil suisse. Son peuple, croyant qu'il va mettre fin à la guerre, l'accueille avec enthousiasme. Nul ne réalise combien l'ex-souverain qui remonte sur son trône est discrédité à l'étranger.

Pour les alliés, c'est un ennemi déclaré qui remonte sur le trône de Grèce. Désormais, les milieux français et anglo-saxons, partisans d'une entente avec les Kémalistes n'hésitent plus à afficher leur opinion : il faut coûte que



Signature du traité de Sèvres en 1920. Il enlevait au dernier des Sultans les quatre-cinquièmes de l'Empire ottoman. L'Arménie gagnait son indépendance.

coûte s'entendre avec Mustapha Kemal dès lors que les Grecs ont cessé d'être les compagnons de combat qu'il fallait soutenir envers et contre tout.

L'aventure anatolienne

Le roi Constantin, à peine remonté sur le trône, commet l'erreur de reprendre à son compte une politique annexionniste que, seul, Vénizelos aurait peut-être pu mener à bien. Le roi n'ignore pas le désir de paix du peuple grec mais il est séduit à son tour par le mirage byzantin.

Il réorganise son armée d'Asie mineure qui compte alors environ 100 000 hommes, et juge bon de réintégrer quinze cents officiers révoqués dans le passé par Vénizelos. Ces derniers recourent par la même occasion leur ancienneté, ce qui leur vaut des promotions. Inversement, un grand nombre d'officiers supérieurs sont contraints de quitter leur commandement. Certains d'entre eux ont été révoqués, beaucoup d'autres ont refusé de servir le nouveau régime.

Un observateur militaire français écrira par la suite :

« L'armée d'Asie fut transformée en quelques semaines dans sa direction par ces mutations à un degré tel que l'histoire n'offre guère d'exemples d'un tel changement »¹.

En mars 1921, l'armée grecque reprend l'offensive. Les soldats du roi Constantin quittent le rivage de la mer Egée et s'enfoncent en Anatolie. Ils progressent dans des conditions très difficiles : le pays qu'ils traversent est hostile et ruiné depuis longtemps. Les routes carrossables sont rares et surtout le climat est pénible à supporter. Les températures varient fortement entre le jour et la nuit et l'intendance a de plus en plus de difficultés à suivre.

La campagne commence mal pour les Grecs qui sont battus devant la falaise d'Inonu par le meilleur lieutenant de Mustapha Kemal : Ismet Pacha. Ce dernier sera, en 1938, son successeur à la présidence de la République. La bataille est meurtrière. Ernest Hemingway, alors correspondant de guerre, racontera qu'il a vu pour la première fois de sa vie « des cadavres en tutu blanc chaussés de sandales à pompons ». Il s'agissait d'evzones, soldats d'élite grecs. Cependant, l'offensive de l'armée hellénique reprend au printemps et dès le mois de juillet, les soldats grecs réussissent à percer le front turc. L'armée kémaliste est menacée d'encerclement.

La bataille de la Sakarya

Mustapha Kemal préfère abandonner du terrain plutôt que de risquer la perte de son armée. Celle-ci, intacte, fait retraite alors de 300 kilomètres et se rétablit sur une ligne fortifiée derrière le fleuve Sakarya. La manœuvre est habile car elle permet d'allonger

1. : Colonel Bujac : Les campagnes de l'Armée hellénique (1918-1922).

les lignes de communication grecques tout en raccourcissant d'autant celle des Turcs. L'enhaisseur est désormais aux portes d'Ankara, la capitale des nationalistes turcs.

L'approche de l'armée grecque permet à Mustapha Kemal d'exiger des députés de la Grande Assemblée Nationale qu'ils lui accordent les pleins pouvoirs. Les politiciens nationalistes soupçonnent volontiers le jeune général d'aspirer à la dictature. La gravité de la situation exige qu'ils fassent taire leurs préventions. D'ailleurs, ils n'ont pas le choix, Mustapha Kemal s'exprime clairement :

« Je n'ai pas dit : je vous demande les pleins pouvoirs. Je vous ai dit, je les exige ! Si vous me les refusez, j'agirai en conséquence. Soyez tranquille, la Turquie ne périra pas ! mais si vous me mettiez dans la triste obligation de choisir entre la Turquie et vous, alors sachez que mon choix est déjà fait et que mes soldats l'approuveront »². La menace



Soldats de l'infanterie turque. « Leur manque d'initiative faisait d'eux... les soldats les plus sûrs, les plus infatigables et les plus dociles du monde » (Laurence d'Arabie, les 7 piliers de la sagesse).

est précise, aussi les pleins pouvoirs jusqu'à la signature du traité de paix lui sont-ils accordés.

Un nouvel assaut grec est imminent. Les Turcs procèdent à leurs derniers préparatifs. Au cours d'une tournée d'inspection à cheval des positions de ses troupes, le généralissime turc est victime d'un accident. Alors qu'il allume une cigarette, sa monture, effrayée par la flamme du briquet, se cabre, le projetant violemment à terre. A la veille de la bataille, Mustapha Kemal a une côte cassée ; pour ses

soldats c'est un mauvais présage, le jeune général s'empresse cependant d'affirmer : « C'est une indication d'Allah : à l'endroit même où l'un de mes os a été brisé, la résistance de l'ennemi le sera également ».

Peu après, la bataille s'engage. Elle va durer vingt-deux jours et nuits. On se plaît à reconnaître que des deux côtés l'acharnement fut extrême. Les Turcs retranchés sur une série de hauteurs s'accrochaient au terrain désespérément. Mustapha Kemal, incapable de monter à cheval, installé sur un fauteuil de wagon, ne peut qu'envoyer parcimonieusement des renforts sur les points les plus menacés. De violents corps à corps se déroulent. Plusieurs dizaines d'officiers turcs périssent au combat.

L'attaque grecque échoue finalement devant les retranchements turcs. Le 2 septembre 1921, les unités helléniques, sur l'ordre d'Athènes, retraversent le fleuve. Elles avaient failli percer. L'armée turque est dans l'incapacité de poursuivre l'assaillant qui conserve le terrain conquis.

Le succès de l'armée grecque qui s'est avancée de trois cents kilomètres à l'intérieur de l'Anatolie est compromis par le match nul de la Sakarya. Aux yeux des observateurs étrangers, les Grecs sont arrivés aux portes de la capitale ennemie mais se révèlent incapables, malgré le sacrifice de 30 000 des leurs, de vaincre les Kémalistes.

Mustapha Kemal, de retour dans sa capitale sauvée, follement acclamé, se voit décerner le grade de maréchal et le glorieux titre de « Ghazi » qui signifie « destructeur des chrétiens ». Pendant ce temps, l'armée grecque prend ses quartiers d'hiver et se prépare à endurer, à nouveau, le terrible hiver anatolien. Les 170 000 hommes de l'armée d'Asie sont désormais sur la défensive.

L'inactivité et surtout l'impression que le gouvernement d'Athènes ne croit plus en la victoire, ébranlent sérieusement le moral des



Keystone

Le passage des troupes grecques dans Eski-Cheir n'interrompt pas le travail de ces femmes turques.

soldats grecs, qui, au cœur des steppes de l'Anatolie centrale se morfondaient dans leurs tranchées. Un observateur militaire français écrira :

« A l'armée, dans toutes les compagnies, dans toutes les unités, les gradés subalternes, les soldats, recevaient des lettres où on les appelait au foyer. De chaque village des pères écrivaient à leurs fils, des femmes à leurs maris : que fais-tu donc là-bas ? Il y a plusieurs de tes camarades, Georges, Nicolas, André qui n'ont pas rejoint à l'issue de leur permission ou qui ont trouvé le moyen de rester, la gendarmerie le sait, l'autorité le sait, et personne ne s'en inquiète ; ils travaillent tranquillement la terre avec nous, hâte toi donc de faire comme eux et viens vite nous retrouver ».

La démoralisation de l'armée grecque

Le sentiment d'injustice et de trahison ne fait que grandir parmi les soldats grecs, d'autant plus qu'un certain nombre d'agents communistes exploitent toutes les opportunités qui se présentent pour diminuer encore le moral des troupes. A la question : pourquoi sommes-nous ici et pour qui nous battons-

nous ? les bolcheviques répondent : nous servons les intérêts de l'impérialisme britannique et tout spécialement ceux de la *Middle Eastern Oil*. Les désertions se multiplient et les communistes organisent des filières clandestines de rapatriement en vieille Grèce³.

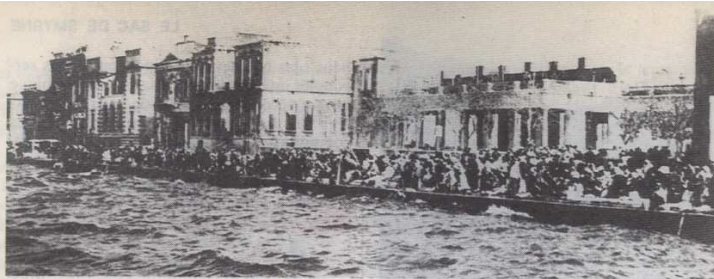
Soldats : en avant ! Objectif : la Méditerranée !

dan s le courant de l'été 1922, Mustapha Kemal décide de lancer une offensive de très grande ampleur et quitte incognito Ankara. Les journaux turcs annoncent qu'il donne un thé en l'honneur de sa mère. En fait, il est déjà en route pour le front. Les troupes turques ont été massées dans un secteur choisi dans le plus grand secret. Le 24 août 1922, le barrage d'artillerie débute, l'effet de surprise joue et permet d'enfoncer d'emblée les lignes grecques. Plusieurs unités du 34^e régiment d'infanterie grec, qui subit de plein fouet l'assaut, lâchent pied presque aussitôt. Une enquête établira que deux sergents communistes avaient incité leurs hommes à fuir... Dès le premier jour, l'armée grecque est désorganisée, le ravitaillement en vivres et en munitions est nul, des régiments entiers en sont privés pendant plusieurs jours. Un général de division rapporte à l'état-major : « La faim fait rage ». Installé à Smyrne, beaucoup trop loin du théâtre des opérations, le commandant grec ne peut plus contrôler son armée. Le gouvernement d'Athènes se décidera beaucoup trop tard à révoquer son commandant en chef Hadzianestis et nomme à sa place le général Tricoupis. Au moment même où ce dernier est nommé à la tête de l'armée grecque d'Asie, il est déjà prisonnier des Turcs. La petite histoire veut que ce soit Mustapha Kemal en personne qui lui ait appris sa promotion.

Au lendemain de sa victoire, Mustapha Kemal proclame : « Soldats en avant ! objectif : la Méditerranée » ! Par une chaleur écrasante, l'armée grecque, réduite en cohue, est définitivement vaincue et ne songe plus qu'à s'enfuir vers Smyrne et les ports de la Mer Egée dans l'espoir de réembarquer. Les fuyards entraînent avec eux les populations

2. Cité par Jean-Paul Garnier : *La fin de l'Empire ottoman*.

3. Stravidis : *Behind the scenes of the KKR* (Athènes 1983).



chrétiennes locales. Sans espoir de retour, les Grecs évacuent l'Asie mineure, brûlant et détruisant tout sur leur passage.

La cavalerie turque de son côté poursuit et disperse les colonnes grecques auxquelles les redoutables irréguliers « tchette » ne font aucun quartier. Malheur aux soldats grecs isolés, ils sont les victimes des paysans anatoliens qui assouvissent sur eux leur désir de vengeance. Les soldats du roi Constantin qui ont la malchance de tomber entre les mains des populations musulmanes périssent sous la torture. En dix jours, une grande partie des fuyards réussira à gagner Smyrne et à se réembarquer dans une ambiance de fin du monde.

Le 9 septembre 1922, les premiers éléments de la cavalerie turque entrent à Smyrne évacuée depuis trois jours par l'armée grecque. Dans le port, mouille une escadre alliée censée protéger les ressortissants occidentaux. Mustapha Kemal enfin apparaît. Le « Ghazi » est triomphalement reçu par l'élément musulman de la ville. Il se rend au Konak (préfecture de Smyrne) où les Grecs avaient précédemment installé leurs services. On raconte « qu'un large drapeau hellénique avait été étendu comme un tapis sur les marches, réplique de la façon dont le pavillon turc s'était vu contraint de se prêter à la réception du roi Constantin. Mais Mustapha Kemal, logique avec lui-même, refusa de marcher sur ce symbole de l'indépendance d'un pays ».

L'incendie de Smyrne

Le dernier acte du drame que se révèle être la funeste expédition grecque d'Anatolie, se joue alors. La population renforcée par de nombreux soldats se rue sur les quartiers chrétiens et les pille. Les musulmans sont bien décidés à se venger de trois ans d'humiliation. Les habitations et les magasins chrétiens sont

Smyrne est incendiée en 1922. Ses habitants se réfugient sur les digues où déjà les réfugiés chrétiens attendent des bateaux pour gagner les côtes grecques.

saccagés. Chrétiens orthodoxes et arméniens sont pourchassés, souvent massacrés. De nombreuses vengeances personnelles sont assouvies à cette occasion. Un incendie éclate dans le quartier arménien et se propage à tous les quartiers chrétiens. Des milliers de civils, citadins ou réfugiés, pour éviter de périr dans les flammes, se précipitent dans une cohue indescriptible vers les quais. Nombreux sont ceux qui, s'étant jetés à l'eau dans l'espoir de trouver un refuge à bord de navires de guerre alliés, périront noyés. On prétend que les marins américains et anglo-saxons firent hurler leurs gramophones pour ne pas entendre les cris des malheureux qui les suppliaient de leur venir en aide !

Smyrne l'infidèle disparaît dans les flammes. Sur les ruines de ce qui fut l'une des plus prospères cités levantines, Mustapha Kemal va élever une nouvelle ville entièrement turque. La nouvelle Ismir (nom turc de Smyrne) symbolise le nouveau destin d'une Anatolie évacuée par ses habitants chrétiens. Désormais, seules les ruines des temples antiques et les églises orthodoxes attestent que sur ces terres brilla longtemps la civilisation grecque.

La Grèce, dans l'incapacité de poursuivre la guerre, accepte les conditions turques. L'Anatolie et Smyrne mais aussi Constantinople et la Thrace sont définitivement attribuées aux Turcs. L'armistice est signé à Mudania, petit port de la mer de Marmara le 11 octobre 1922. Mustapha Kemal, grâce à sa victoire sur la Grèce, a créé une nouvelle nation. Il a bien mérité que le 24 novembre 1934 ses compatriotes reconnaissants lui décernent par acclamation le nom d'« Atatürk » : le père des turcs.

FABRICE MONNIER